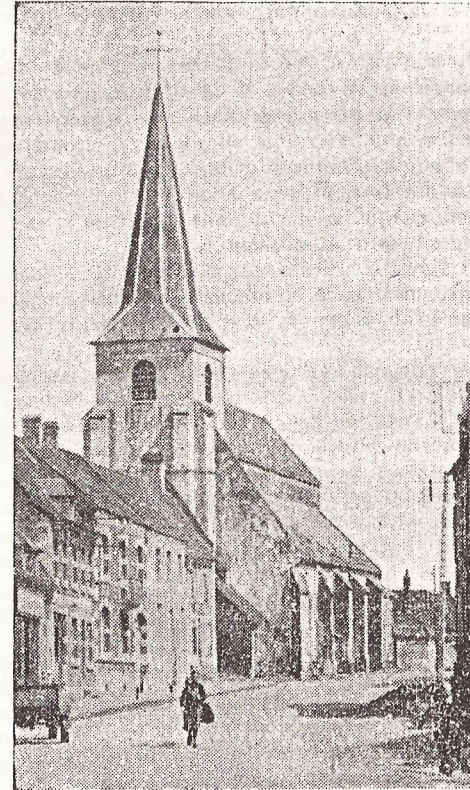


**BLANGY-SUR-TERNOISE**

**LA VOIX  
DE SAINTE BERTHE**



**Bulletin de la paroisse de Blangy  
et du Pèlerinage à Sainte Berthe**



**CONSERVEZ CHAQUE NUMÉRO**

ÉDITION SPÉCIALE DE « NOTRE CLOCHER »  
ABONNEMENT D'UN AN : DE 100 à 200 FRANCS

## LE MARIAGE DE SIGEFROY ET DE SAINTE BERTHE

Est-ce parce que Sainte Berthe s'est créé elle aussi un foyer que nos familles de Blangy se sentent si bien en confiance avec elle ? Si elles s'empressent et si elles la prient avec naturel et amour, l'une de leurs raisons du cœur c'est, peut-être, parce que leur vie d'aujourd'hui a été sa vie à elle. En répondant chaque année à son appel, en faisant de leur mieux la neuvaine, soir et matin, nos familles se savent près d'une épouse et près d'une mère de Blangy, en un agréable et bienfaisant voisinage. Nous mettons nos pas là où elle-même et son mari ont mis leurs pas, là où ont couru et joué leurs nombreux enfants. Pour rien au monde, les grands-parents, les parents et la jeunesse ne voudraient, en juillet, manquer le rendez-vous de la Sainte aimée et familière qui, dans le village même, a vécu leur vie de famille.

Dans son *Histoire abrégée de Sainte Berthe*, publiée en 1730, Dom Charles ROUSSEL, prieur de l'Abbaye de Blangy, fait cette juste remarque à l'adresse des personnes mariées : « Sigefroy et Sainte Berthe, ayant suivi leur vocation au mariage, vécurent dans une sainte émulation, à qui s'avancerait le plus dans la vertu : tant il est vrai que ceux qui sont appelés de Dieu à cet état peuvent très bien s'y sanctifier, quand ils vivent dans la concorde et qu'ils n'ont point d'autre vue que leur sanctification. »

Le mariage de Sigefroy, cousin du roi Clovis II, et de Ste Berthe eut lieu à Blangy, en illustre et nombreuse compagnie ; il dut être célébré dans l'église du domaine de Rigobert. Berthe avait entre 18 et 20 ans.

Celui qui nous rapporte l'événement est presque certainement un moine du 11<sup>e</sup> ou du 10<sup>e</sup> siècle, qui ne donne même pas un regard aux questions de toilette, de banquet et de décor. Il n'en était sûrement pas de même du père et de la mère de notre sainte, de leurs invités et même des deux fiancés. Et peut-être qu'en cette année 1953, les ménagères de Blangy seraient curieuses de voir comment se déroulerent les noces, à supposer qu'on se pliat aux coutumes de cette époque lointaine : la mode était reine alors comme aujourd'hui. (D'après Dom Couturier, dans « Ste Bathilde », pages 18, 31, 42).

La mariée était drapée dans la longue tunique des femmes germanes, les cheveux dénoués. Son époux portait l'habit des Francs, avec la tunique de soie ou de lin qui se prêtait à l'ornementation. Il est certain que les dames et les jeunes filles invitées surpassaient les hommes par la recherche dans leurs toilettes ; elles portaient une double tunique, le pallium couvrant la tête et les épaules ; à l'égal des plus élégants palatins, elles avaient bracelets, bagues, colliers, perles dans la chevelure, etc.

Au repas, on mangeait assis ; la mode romaine de s'étendre sur des canapés, comme au temps de Jésus-Christ, n'existait plus dans le Nord. Sur la table recouverte de nappes, les bouquets de roses et de lis, tout comme aujourd'hui, mêlaient l'éclat de leurs couleurs aux reflets argentés et dorés de la vaisselle ; des lampes d'argile ou de cuivre suspendues au plafond, des cierges posés sur des can-

délabres, éclairaient le soir la salle du repas. Nos ancêtres les Francs aimaient la bonne chère : gibier très abondant dans les bois, produits choisis de la basse-cour, poissons de la Ternoise et même de la mer, plus proche qu'aujourd'hui, etc. La bière, l'hydromel et le vin remplissaient des cornes artistement montées sur métal, ou des coupes de verre et même d'argent.

Certains ont écrit que l'union de Sigefroy et de Berthe avait été bénie par Saint Omer, fondateur et premier évêque de ce grand diocèse de Thérouanne, qui avait les limites mêmes de la Morinie, c'est-à-dire : au sud, la Canche ; à l'ouest, la Manche et la Mer du Nord ; vers l'est, une ligne flottante qui partait de Belgique, traversait Dixmude et Ypres et, enfin, une frontière irrégulière entre Arras et Thérouanne rejoignait le cours de la Canche. Blangy, village de Morinie, faisait alors partie du diocèse de Thérouanne.

Sans doute l'évêque Omer était-il déjà aveugle lorsque Ste Berthe se maria. En l'année 663, il ferait son testament qu'on a conservé et qui se termine par ces mots émouvants : « J'ai fait cet acte étant aveugle, et un autre, tenant ma main, l'a écrit et souscrit. » (Siècle des Saints, p. 38).

Dom Roussel nous apprend que Rigobert fit don à sa fille de ses terres sur Blangy, Febvin, Quiéry-la-Motte, Erin, Nunçq, Fontaine-les-Boulans, Incourt, Blingel, le Grand-Pré nommé maintenant Fonds Ste-Emme, etc.

Les domaines de Sigefroy s'étendaient sur les deux rives de l'Authie. Sigefroy s'était engagé, le jour des fiançailles, à régler la question de dot suivant la coutume des Francs, qui avait force de loi. Dans les familles royales ou apparentées au roi, et c'était le cas ici, la coutume était que l'époux constituât à sa femme, pour en cas de veuvage, son douaire ou sa dot le lendemain des noces, et cela s'appelait d'un nom gracieux : « le don du matin ».



## NOUVELLES DIVERSES

LA SEMAINE SAINTE a été bien suivie ; elle a fait voir que la foi était vivante dans beaucoup de nos foyers.

Le dimanche des Rameaux, hommes et femmes sont venus faire bénir le buis, qu'on place dans les maisons, sur les tombes, dans les champs. Le Jeudi Saint, si les visites au Reposoir du Saint Sacrement auraient pu être plus assidues, du moins le sermon de Passion, donné d'une voix chaude par M. le Curé d'Azincourt, réunit beaucoup plus d'auditeurs que les années précédentes. Le grand Jour de Pâques vit à l'église la même foule que le dimanche des Rameaux. Ajoutons que la Chorale a satisfait amplement l'attente de la paroisse, surtout aux principaux offices. Et, jusqu'à la fin du temps pascal, les consciences se sont mises en règle avec leur devoir.

On est toujours satisfait de souligner un progrès chez nous, la Semaine Sainte est en réel progrès. C'est tout à l'honneur des catholiques de Blangy.

DECES. — Nous présentons à M. le Curé d'Erin nos fraternelles et très sincères condoléances. Sa mère, Mme Vve Omer Dubois, née Louise Legay, est décédée le 25 mars, à 80 ans, administrée des Sacrements. Que Saint Benoit Labre et Sainte Berthe l'accueillent au Paradis !

NOTRE-DAME DE FATIMA. — *Dimanche 17 mai, à 8 h. 1/2 du soir, grande réunion au bois de l'Abbaye. M. l'Abbé Martel, doyen d'Auchy-lez-Hesdin, y présidera un office solennel en l'honneur de Notre-Dame de Fatima, et pour la première fois depuis son arrivée, il prendra chez nous la parole.*

Rassemblement vers 8 h. 1/4 près de chez M. Lauvin-Martin. Nous monterons la côte en chantant des cantiques à la Sainte Vierge et en récitant le chapelet.

Les autres jours de mai, *le mois de Marie* se fait à l'église : le dimanche après-midi, à 3 h. 1/2 ; les autres jours de la semaine, à 8 h. 1/2, à l'autel de N.-D. de Lourdes.

EAFTEMES. — Le 5 avril, Francine Dzik. Parrain : Paul Dézandré; marraine : Victoria Vigreux. — Le 16, Béatrice Massart. Parrain : Jean-Pierre Foulain ; marraine : Marie-Louise Buleux. — 19 avril, Jacqueline Gourlain. Parrain : Serge Mills ; marraine : Jeannine Mergant. *Que Dieu les garde !*

BANS DE MARIAGE. — Robert Dézandré, de Blangy, & Odette Demarle, d'Auchy. *Tous nos vœux de bonheur !*

## Depuis quand fait-on le Mois de Marie ?

La dévotion à la Sainte Vierge est, après la foi en Jésus, la plus ancienne et la plus authentique de nos dévotions. Mais le mois de Marie est plus récent : à peine plus vieux que la Révolution Française. Saint Alphonse de Liguori, pourtant si dévoué à Marie, meurt en 1787, sans en parler, sans le connaître apparemment. Ce sont les étudiants du Collège Romain qui, à cette époque, inauguraient cette forme de piété. Elle qui gagne, comme un feu, toute l'Italie et bientôt la France. Madame Louise fille de Louis XV et carmélite (prieure du Carmel de Saint-Denis, près de Paris), fait traduire le premier « Mois de Marie », édité en Italie. Après la Révolution et l'Empire, le 21 mars 1815, le Souverain Pontife devait consacrer officiellement cette pratique. Approuvée par tous les Papes elle est devenue universelle. Ne manquons pas de tenir notre place dans ce concert d'Ave qui prit naissance au temps d'une des plus dures persécutions de l'histoire. Et que Marie nous protège tous.

## DERNIÈRE PAROLE

A Bonn, sur les bords du Rhin, un chirurgien allait opérer un paysan atteint d'un ulcère à la langue. — Il faut vous résigner, dit le chirurgien, à la pensée qu'après l'opération vous ne pourrez plus parler. Si vous avez un désir à exprimer, faites-le. Songez bien que c'est la dernière parole de votre vie.

Tous attendaient. Le paysan courba un instant la tête. Soudain, il dit : — **LOUE SOIT LE CHRIST JESUS !**

Ah ! souhaitons qu'à nous aussi ce soit notre dernier mot.

## PENSÉES

### POUR LE MOIS DE MARIE... ET LA FÊTE DES MÈRES

▲ L'égoïsme se faufile dans nos meilleurs sentiments, dans l'amitié, dans l'amour... On le verra toujours s'arrêter devant l'amour maternel.

Louis AIGLON.

▲ Plus une femme est sainte, et plus elle est femme. Léon BLOY.

▲ Donnez à un peuple de fortes et courageuses mères : je réponds de ce peuple. Abbé PERREYVE.

▲ Aime la Vierge avec le cœur du Christ. Aime le Christ avec le cœur de la Vierge. Abbé COURTOIS.

▲ Il y a des choses que l'on n'apprend bien, normalement, que de sa mère ; en particulier, le respect de la femme. E. MERSCIL.

▲ Les mamans, ça pardonne toujours. C'est venu au monde pour cela. Alex. DUMAS.

▲ L'amour pour sa mère est un sentiment humain si noble, si beau et si doux que Dieu lui-même l'a envélé à l'humanité et a voulu l'avoir. BOSSUET.

Il y a,  
dans leurs  
yeux, ce jour  
là, la pureté  
de vingt  
siècles de  
chrétienté,  
de dix ans  
d'éducation  
chrétienne,  
le don de ce  
que les parents  
ont eu de  
meilleur...  
Que cette  
flamme ne  
s'éteigne pas  
demain !



## OUI OU NON... ? LA COMMUNION SOLENNELLE N'EST-ELLE...

QU'UNE « JOLIE PETITE FÊTE »...

UNE « AFFAIRE DE GOSSES »...

UNE « BONNE AFFAIRE POUR M. LE  
CURÉ »...

L'OCCASION D'UN COSTUME NEUF... DE LA  
ROBE BLANCHE...

DE LA PREMIÈRE « PERMANENTE »...

D'UNE PIÈCE MONTÉE...

LE CONCOURS DU PLUS GROS CIERGE ?

L'évêque de Lourdes, Mgr Théas, répond : « La France tient à la Communion Solennelle, c'est un fait... Mais, le paganisme, qui n'a pu la supprimer, cherche à la vider de son sens spirituel. Certes, il y a des familles qui savent lui donner tout son sens religieux. Mais combien d'autres se contentent de la fidélité au rite extérieur, de la façade... Le côté profane absorbe toutes les préoccupations : toilette, invitations, repas, cadeaux... Beaucoup d'invités n'accompagnent

plus les enfants à l'église, peu à la communion. Le repas leur suffit, un repas qui n'est plus le prolongement du banquet eucharistique, un repas bien laïque, privé de cette mystique de charité, marque de tout repas chrétien... On a vu, hélas ! des communions solennelles terminées par des bals où évoluaient brassards blancs et robes blanches...

« SOYONS CHRÉTIENS ! Que les parents, par un climat de joie religieuse, veillent sur le caractère sacré de ce Jour ! Que les enfants se sentent entourés de la prière de toute leur parenté ! Communion, Renovation des Promesses Baptismales, Consécration à la Sainte Vierge doivent être pour eux, non un acte éphémère, mais un souvenir, pour toujours, le début d'une vie pleinement chrétienne.

« Sinon, ce n'est plus qu'un christianisme décoratif. Il se confond avec l'athéisme pratique. » — *La Communion Solennelle des enfants peut être l'occasion d'un profitable examen de conscience des parents.*

## Lettre à la Sainte Vierge

Jean dit tout haut : « Il ne reste plus qu'à écrire à la Sainte Vierge. »

Jean avait sept ans, un pantalon blessé aux deux genoux, des cheveux blonds, de grands yeux bleus, une petite veste tombant par lambeaux, une bottine de fillette au pied droit, un soulier de collégien au pied gauche, tous les deux trop longs. Là-dedans, il avait froid. Il jeûnait depuis la veille à midi, quand la pensée lui vint d'écrire sa lettre à la bonne Vierge. Il ne savait pas plus écrire que lire.

Dans le quartier du Gros-Caillou, à Paris, il y avait une échoppe d'« Ecrivain public ». Le « rédacteur » était un vieux soldat de mauvaise humeur, un brave homme, pas bigot, ah ! non ! — pas riche, et qui avait le malheur de n'être pas tout à fait assez écopé pour obtenir son admission à l'Hôtel des Invalides.

Jean le vit à travers les carreaux troubles de l'échoppe, fumant sa pipe, ce brave grognard, qui représentait là, peut-être, la cent millième partie de la gloire d'un Maréchal de France. Il entra.

— Bonjour. Je viens pour écrire une lettre.

— C'est dix sous, répondit le père Bouin. C'était là son nom.

Jean dit poliment : — Alors, excusez.

Et il rouvrit la porte pour s'en aller ; mais papa Bouin le trouvant gentil, lui demanda :

— Es-tu fils de militaire, moucheron ?

— Non, répondit le petit Jean, je suis fils de maman, qui est toute seule.

— Bon, fit le rédacteur, connu !... Et tu n'avais pas dix sous ?

— Oh non ! je n'ai pas de sous du tout.

— Et ta mère non plus ? Ça se voit. C'est une lettre pour avoir de quoi faire la soupe, eh ! petiot ?

— Oui, répondit Jean, justement !

— Avance ! pour dix lignes et une demi-feuille, on n'en sera pas plus pauvre.

Jean obéit. Papa Bouin arrangea son papier, trempa sa plume dans l'encre et traça d'une belle écriture de fourrier :

Paris, le 17 Janvier 1857.

Puis, au-dessous de la ligne :

— « A Monsieur... », comment s'appelle-t-il, bibi ?

— Qui ça ? demanda Jean. — Eh bien ! le monsieur, parbleu !

— Quel monsieur ? — Le particulier pour la soupe ? — Jean comprit cette fois et répondit : Ce n'est pas un monsieur. — Ah ! bah !... une dame, alors ? — Oui... non... c'est-à-dire...

— Nom de bleu ! s'écria papa Bouin, ne sais-tu pas même à qui tu vas écrire ? — Oh si, fit l'enfant. — Dis-le donc, et dépêche-toi !

Le petit Jean était tout rouge. Le fait est que ce n'est pas commode de s'adresser aux écrivains publics pour de pareilles correspondances, mais il prit son courage à deux mains et dit :

— C'est à la Sainte Vierge que je veux envoyer une lettre.

Papa Bouin ne rit pas. Il déposa sa plume et ôta sa pipe.

— Moucheron ! dit-il sévèrement, je présume que tu n'as pas l'intention de te moquer d'un ancien. Tu es trop petit pour qu'on te tape. Part, file à gauche ! ou voir dehors si j'y suis.

Le petit Jean obéit et tourna les talons. Mais le voyant si doux, papa Bouin se ravisa une seconde fois et le regarda mieux.

— « Morbleu ! » grommela-t-il, il y a tout de même de la misère dans ce Paris. Comment t'appelles-tu, bibi ? »

— Jean.

— Jean qui ?

— Rien que Jean.

— Et que veux-tu dire à ta Sainte Vierge ?

— Je veux lui dire que maman dort depuis hier au soir quatre heures, et qu'elle l'éveille, si c'est un effet de sa bonté : moi je ne peux pas.

La poitrine du vieux soldat se serra, car il avait peur de comprendre. Il demanda pourtant encore :

— Que parlais-tu de soupe tout à l'heure ? — Eh bien ! répondit l'enfant, c'est qu'il en faut ! Avant de s'endormir, maman m'avait donné le dernier morceau de pain. — Et elle, qu'avait-elle mangé ?

— Il y avait deux jours qu'elle disait : « Je n'ai pas faim ! » — Comment as-tu fait quand tu as voulu l'éveiller ? — Eh bien ! comme toujours : je l'ai embrassée. — Respirait-elle ?

Jean sourit et le sourire le faisait bien beau...

— Je ne sais pas, répondit-il. EST-CE QU'ON NE RESPIRE PAS TOUJOURS ?

Papa Bouin tourna la tête, parce que deux grosses larmes coulaient. Il ne répliqua point à la question de l'enfant, mais il dit d'une voix qui tremblait un peu :

— Quand tu l'as embrassée, n'as-tu rien remarqué ? Avait-elle froid aux mains ?

— Oui, elle était froide : il fait si froid chez nous ! Mais, elle était belle, belle ! Ses deux mains, qui ne bougeaient pas, étaient croisées sur sa poitrine, et si blanches ! Sa tête était toute à la renverse derrière le traversin, presque, de sorte que, par la fente de ses yeux fermés, elle avait l'air de regarder le ciel.

— Petiot, ta lettre est écrite, et envoyée, et reçue. Mène-moi chez ta mère.

— Je veux bien ; mais pourquoi pleurez-vous ? demanda Jean.

— Je ne pleure pas, répondit le vieux soldat, qui l'embrassait, plein de larmes : « Est-ce que les hommes pleurent !... C'est toi qui vas pleurer, petit Jean !... Tiens, j'avais une mère aussi, il y a longtemps, c'est sûr ! Mais voilà que je la revois à travers toi, sur son lit, où elle me dit en partant : « Bouin, sois honnête homme et bon chrétien ».

Il se leva, tenant toujours l'enfant dans ses bras, en ajoutant, comme s'il eût parlé à quelqu'un qu'on ne voyait pas :

— Voilà, vieille mère, voilà ! sois contente... Les amis se moquent, s'ils veulent. Où tu es, je veux aller ; et je t'amènerai le petiot qui jamais ne me quittera, parce que sa coquine de lettre fait coup double ; elle, lui, a donné un père et à moi, un cœur chrétien ».

— ... Papa Bouin a vieilli, et même il est mort. « Le p'tit », comme il disait, est devenu un homme illustre. Faut-il crier au miracle ? La pauvre morte n'a pas été ressuscitée, mais son enfant a été élevé, soigné : il est devenu l'homme qu'elle rêvait ; le vieux soldat a retrouvé sa dévotion d'antan, et sa foi lui a inspiré, avant de mourir, sa plus belle action d'éclat...

— Ces choses-là ne sont pas des miracles ; elles font partie de ces délicates et discrètes interventions de la Sainte Vierge pour ceux qui se considèrent comme ses enfants. Confions-nous à ELLE, prions-La, vénérons-La, vouons-lui tous ceux que nous aimons.

# La plus belle page de notre Histoire

JEANNE D'ARC A-T-ELLE ÉTÉ BRULÉE ? — Un livre d'octobre dernier, présenté comme « l'événement de la saison, l'extraordinaire révélation de documents secrets », prétend que non : Jeanne serait une bâtarde, de sang royal (d'Isabeau de Bavière et Louis d'Orléans) ; aussi, les Anglais et Cauchon même l'auraient fait évader le matin de son supplice ; elle aurait reparu, en 1436, mariée et mère de deux enfants.

Ça, au moins, c'est nouveau, n'est-ce pas ? — Eh bien ! PAS DU TOUT : En 1952, c'est M. Grimod qui dit ça ! Mais en 1932, c'était M. Jacoby, en 1912, M. Save, et encore, MM. Grillot de Givry, Caze... Cette révélation revient tous les vingt ans... la même. Les historiens sérieux, Quicherat (éditeur du Procès de Rouen, Lefèvre - Pontalis, etc., aujourd'hui, le R. P. Doncœur dégonflent bien « ce vieil essai de MYSTIFICATION, cette improbabilité scientifique ». En pure perte : après vingt ans, un autre inconnu révèle, enfin, ce secret de l'Histoire... en répétant avec soin une dizaine de prédécesseurs, bien entendu.

Le dernier livre, comme les précédents, fourmille d'innombrables erreurs et d'à peu près. Ainsi, il fait revivre et parler une dame de Luxembourg, un archevêque de Reims, morts l'une depuis six ans, l'autre depuis onze ans. Etc. Aucun document apporté qui ne soit connu. Références empruntées, sans le dire. Pièces officielles et témoins oculaires passés sous silence. Textes et témoignages maltraités. *Souterrain inventé*. « Présomptions » (dit-il), présentées en certitudes...

Or, en plus des actes du Procès même, six actes officiels et publics (de l'Eglise, de l'Université de Paris, de la Cour d'Angleterre), sept témoins oculaires, ayant VU Jeanne, le MATIN de sa mort, affirment qu'elle a brûlé : elle, pas une autre. — Les gens de Domrémy — s'en laisse-t-on conter sur une naissance, dans un village — trois prêtres, parents, voisins, amis d'enfance, la mère, les frères et Jeanne, elle-même plusieurs fois, JURENT qu'elle est née de Jacques Darc et d'Isabelle Romée. Née en 1412. La prétendue bâtarde est née en 1407... et c'était un garçon, Philippe, mort aussitôt... Louis d'Orléans, le père supposé, est tué lui-même en 1407 !

Il est vrai qu'en 1436 et 1439, une *aventurière*, Claude des Armoises, se disant Jeanne, abusa les autorités de plusieurs villes, dont Orléans. Elle dut se rétracter en 1440, devant l'Université de Paris. Ainsi de deux ou trois autres folles de même acabit. Ce qui atteste, au moins, quelle place avait tenu la vraie Jeanne. Au procès de réhabilitation (1452, 1456) aucun des témoins, plus de CENT, de Paris, Rouen, Orléans, Vaucouleurs, Domrémy, ni les frères, ni la mère, ne connaissent cette survivante, que les assesseurs du procès de Rouen, accusés à leur tour, n'auraient pas manqué d'invoquer pour se défendre...

Il ne s'agit pas ici de M. Grimod, l'auteur ignoré jusqu'alors d'un conte... disons léger... plus, beaucoup plus que son dernier conte. Cette fois encore, il est passé à côté du genre sérieux. Nous ne saurions approuver sa première manière, mais, puisque c'était fait, hélas ! il aurait mieux fait de s'en tenir là. Au lieu de se faire connaître, avec Voltaire autrefois, Talamas, naguère, et ses inspirateurs, parmi ceux qui ont tenté d'obscurcir et de salir LA PLUS BELLE PAGE DE NOTRE HISTOIRE.

Qu'ils nous servent au moins d'occasion pour la réapprendre et la magnifier. Elle n'a pas fini de nous donner des LEÇONS.

(D'un article du R. P. Doncœur, historien de Jeanne d'Arc).